

⊕ **LA BAULE.** Un médecin et un commissaire de police avaient sauvé une famille juive en 1942

## Deux Justes honorés

Henri Gillot et Louis Malécot recevront lundi à titre posthume la médaille des Justes parmi les Nations.

C'est une histoire parmi tant d'autres. Une goutte d'espoir dans l'être humain dans l'océan de barbarie ou d'indifférence qu'a été la deuxième guerre mondiale. Mais cette histoire-là s'est passée à La Baule. En 1942, Henri Gillot y était commissaire de police.

### 40 adultes et 12 enfants déportés à Auschwitz

En juillet de cette même année, il apprend que les Allemands vont organiser une rafle de juifs. M. Gillot s'empresse alors de prévenir les Baulois de cette communauté. Malheureusement, tous ne vont pas l'écouter et 40 adultes et 12 enfants ont été déportés au camp d'Auschwitz. La famille Borowski, elle, a décidé de fuir. Ce couple de commerçants a trois enfants de 10, 5 ans et quelques mois.

### « Il avait bandé la tête de mon père et m'avait mis un plâtre au bras »

Ils sont venus se réfugier à La Baule en 1940 où ils ont ouvert un magasin de fourrures, « Au tigre royal » qui a fermé ses portes en 1992. Ce jour-là, leur fils aîné n'était pas là, resté à Paris chez un oncle.

### La fuite dans l'ambulance

Pour sauver ces quatre personnes, Henri Gillot met son ami, le docteur Malécot, dans la confidence. Ce dernier se propose de les emmener de nuit jusqu'à



Henri Gillot a été nommé commissaire de police de La Baule en 1940. Photo famille Gillot.

## Qui étaient ces Justes ?

### Tous les deux enterrés à La Baule.

Henri Gillot est né en 1901 en Seine-Maritime et est décédé à Guérande en 1989. Il était en fonction dans la police en Algérie. En 1934, il épouse une femme juive qui deviendra la mère de ses deux fils, Claude et Pascal. C'est en juin 1940 qu'il est nommé commissaire de police à La Baule. C'est sa belle-fille Agnès Gillot et ses petits-enfants Catherine et Pascal Gillot (pianiste baulois bien connu) qui recevront la médaille d'Henri Gillot. Louis Malécot est quant à lui né à Ancenis en 1877. Après ses études de médecine, il s'installe à Fresné/Loire dont il devient maire de 1903 à 1926. Père de deux enfants, il est mobilisé pendant toute la Grande guerre, il rentre chez lui en 1918 avec le grade de médecin-

capitaine. En 1926, il s'installe à La Baule pour y vivre une sorte de demi-retraite. En 1945, il est élu conseiller municipal et réélu en 1947 et 1953. Il s'est éteint en 1959. Lundi, ses petits-enfants Marie-Claude Lefebvre et Christian Malécot assisteront à la cérémonie. Michel Borowski y sera aussi, « ému de revoir toutes ces personnes » et content aussi de voir ses sauveurs honorés par cette médaille. Ce sont Élisabeth et Gérard Goldenberg, délégués régionaux du Comité français pour Yad Vashem qui sont à l'origine de la mise en lumière de ces deux Baulois. Un diplomate de l'ambassade d'Israël en France sera présent avec le maire de La Baule pour remettre ces médailles. (Sources Archives municipales et comité pour Yad Vashem).

Angers dans son ambulance. « Il avait bandé la tête de mon père et m'avait mis un plâtre au bras », se souvient Michel Borowski. Il avait cinq ans. « Je me souviens bien de cette nuit-là mais je ne me rendais pas compte de ce qui se jouait. Ça m'a étonné et ma mère m'avait surtout dit de me taire ». Louis Malécot les a emmenés à la gare d'où ils ont pris un train pour rejoindre la zone libre. Les Borowski sont revenus à La Baule à la fin de la guerre où ils ont repris leur commerce.

### « Il est devenu notre médecin de famille »

Le jeune Michel a continué à voir Henri Gillot bien après sa retraite. « Quand j'allais à la poste, je faisais un détour pour passer devant chez lui, lui faire un petit signe ou discuter un peu. Et Louis Malécot est devenu notre médecin de famille. Il m'a évité de faire mon service militaire et j'ai évité la guerre d'Algérie. Grâce à lui, j'ai été ajourné ». Les deux étaient des héros discrets, n'ayant jamais cherché les médailles.

### Mort pauvre

Après la guerre Louis Malécot est devenu maire-adjoint de René Dubois. À son décès en 1959, un journal relaît ses obsèques et terminait l'article par cette phrase : « Mort pauvre, comme bien des hommes qui tout au long de leur vie ont plus donné d'eux-mêmes que besogné pour leur propre compte, Louis Malécot mérite aussi pour cette raison une profonde affection et le souvenir de tous dans l'adieu que chacun lui porte ». Souvenir justement ravivé lundi prochain.